



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Odile” (1937)

roman de Raymond QUENEAU

(185 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 2)

l'intérêt littéraire (page 3)

l'intérêt documentaire (page 4)

l'intérêt psychologique (page 8)

l'intérêt philosophique (page 10)

la destinée de l'œuvre (page 10)

Bonne lecture !

En 1926-1928, le narrateur, Roland Travy est un jeune homme qui ne pourrait survivre sans l'aide financière d'un «oncle» fortuné, compréhensif, mais imprécis, cette petite rente le dispensant de travailler. Pensant être totalement différent des autres, il veut mener une vie hors norme, se tient à distance du monde, des femmes et de ses émotions. Il se réfugie derrière le glacis des méditations mathématiques auquel il consacre son désœuvrement, mais il n'a pu cependant satisfaire son rêve de devenir mathématicien du fait de son échec lors d'un examen.

Après avoir fait son service militaire en Afrique du Nord, où, pendant quatre mois, il a participé à la guerre du Rif, il est de retour à Paris, fait alors la connaissance, dans le café "Chez Marcel", d'un petit peuple de turfistes, de souteneurs et de prostituées, parmi lesquelles Odile, une jeune fille de bonne famille qui ne se prostitue qu'occasionnellement, dont il est à demi amoureux, car il ne manque pas de reprendre, périodiquement, de la distance avec elle.

Parallèlement, il fait la connaissance de Saxel, un élégant bavard, qui l'introduit à Anglarès, le chef de file d'un «*groupe de recherches infrapsychiques*». Comme le jeune mathématicien taciturne lui expose une théorie du langage mathématique qui lui semble confirmer l'existence d'un «*inconscient mathématique*», d'autorité, il fait de lui un membre de ce cénacle qu'il fréquente d'abord par curiosité. Saxel séduit une jolie médium qui fait parler le fantôme de Lénine au sein d'un groupe de spirites communistes, qu'il s'emploie à rapprocher des «*infrapsychistes*», mais sans succès, car ils en viennent à reconnaître, en bons marxistes, qu'on ne peut concilier «*le matérialisme dialectique et la croyance à l'immortalité de l'âme*». L'exclusion de Saxel du «*groupe de recherches infrapsychiques*» se fait au moyen d'un pamphlet qu'on fait signer, en son absence, par Travy qui, choqué par le texte et le procédé, quitte le groupe, d'autant plus qu'il a découvert que les projets révolutionnaires d'Anglarès sont des impostures. À l'occasion d'une conversation avec Vincent, un autre exclu, il prend alors conscience de la puérité des recherches «*infrapsychiques*», et de la puérité de ses propres rêveries mathématiques.

Cependant, il lui reste Odile, même s'il continue d'abord à ne pas vouloir s'avouer son amour pour elle, car il lui convient d'échouer dans tous les domaines, et notamment dans le sentimental, puisqu'il sait bien que c'est l'essentiel. Parti en Grèce pour s'éloigner d'elle, il écourte son séjour, et revient en France «*non pour y subir une existence vidée de toute réalité par mon désir d'infortune mais bien pour y lutter et vaincre, pour recueillir ce que je croyais avoir perdu : l'amour d'une femme*». Il reconquiert à partir de là sa «*simplicité humaine*», entreprend de gagner de l'argent en donnant des leçons de latin, et de vivre avec celle qu'il aime, qui abandonne le trottoir, et lui rend finalement le goût de vivre.

Analyse

Intérêt de l'action

Le titre finalement choisi (Queneau avait d'abord pensé à «*Les nuées occidentales*» en référence à la pièce d'Aristophane, puis à «*Idylle*») est mal justifié puisque Odile n'apparaît vraiment que dans la seconde moitié ; avant, le personnage est inexistant ou insignifiant.

Le roman, même s'il est d'une seule coulée verbale, n'étant pas divisé en chapitres, seulement en huit sections, enchaînant prologue et récit dans un même paragraphe («*C'est ainsi que se termine le prologue. Je me trouve ensuite à Taza.*»), suivant une chronologie qui rappelle celle du journal intime, s'il est un immense monologue, est conventionnel, donne l'impression d'une sobriété toute classique (Travy indique : «*Je sais ce que je fais. Je ne raconte pas des histoires à tort et à travers.*») :

- Il est le seul des romans de Queneau (hormis «*Chêne et chien*», court roman en vers) à être écrit à la première personne, le ton étant toutefois impersonnel, dégagé, l'emploi du «je» signalant quelquefois la distance plus que la familiarité, le «je» actuel du narrateur étant séparé du «je» de son passé, avec lequel il a du mal à s'identifier, le livre étant à la fois une exploitation et une interrogation de la mémoire ; le narrateur, regardant des photos d'autrefois, indique : «*Ce sont des spectacles qui s'effacent de plus en plus devant l'indifférence sous laquelle maintenant ils reposent.*» À la fin seulement, dans les deux ou trois dernières pages du livre, comme on se trouve dans un présent suspendu, le «je» du passé coïncide avec le «je» actuel.

- L'histoire de cette errance du narrateur est très simple, même si elle n'est pas tout à fait linéaire (on peut même parler de circularité, vu qu'elle se termine de la façon dont elle avait commencé par un voyage et une renaissance). S'il faut que Travy traverse un gouffre de désespoir (la soixantaine de pages au milieu du roman, où il fut mêlé aux activités du groupe d'Anglarès), l'histoire manque d'un soupçon de tension qui emmènerait le lecteur plus facilement du début à la fin.
- On assiste à un enregistrement passif du réel.

On apprécie surtout l'humour à toute épreuve de l'auteur ; on s'amuse au tableau qu'il fit des «*infrapsychistes*», du fonctionnement des groupes politiques ou autres, de leurs stratégies, de leur sectarisme, de leurs petites malhonnêtetés et, surtout, de leur refus de la réalité. Mais, si le roman est, par moments, hilarant, il est aussi, à d'autres, vraiment émouvant, car c'est une très belle histoire d'amour.

Intérêt littéraire

«*Odile*» est aussi un roman conventionnel si on le compare à ceux que Queneau écrivit par ailleurs, où il joua de la langue avec une grande virtuosité. Il est, de tous ses romans et de la presque totalité de ses poèmes, la seule oeuvre qui ne manifeste pas de traits de l'oralité.

Cependant, même si Queneau fit Travy se moquer de la puérilité de «*ceux qui dévident des rouleaux de métaphores et débobinent des pelotes de calembours*», il y montra tout de même son amour de la langue et des jeux de mots.

On trouve évidemment le calembour archiusé où un crocodile croque Odile, qui, en fait, n'est pas aussi gratuit qu'on pourrait le croire a priori puisque, alors que Anglarès, ayant écouté les prédictions d'une voyante au sujet de cet animal et ayant acheté une pierre qui en la forme, a fait du crocodile son animal totémique, on peut considérer qu'il s'est en quelque sorte emparé d'Odile, et que ce n'est que quand Travy se sera libéré de l'emprise du chef qu'elle sortira du crocodile, et qu'il pourra la retrouver.

Queneau utilisa quelques néologismes ou figures peu usitées, se permit des jeux de mots, des créations amusantes : non seulement celle du nom «*infrapsychistes*» mais celle aussi des noms de «*sectes éparses*» et de «*groupes dispersés*» qu'il s'agissait de rassembler, qui interviennent selon un procédé caractéristique de l'humour qui consiste à procéder à une accumulation qui bascule dans l'absurde :

*«les polysystématisateurs
les co-matérialistes phénoménophiles
les télépathiciens dialecticiens
les sympathisants piatilektiens non réformés
les anthroposophes discordants
les dysharmonistes plurivalents
les Yougoslaves anticonceptionnels
les médiumnistes paralyriques
les fanatiques irrésolus partisans de l'ultrarouge
les spirites incubophiles
les révolutionnaires asymétriques purs
les polypsychistes intolérants
les terroristes antifascistes promussoliniens d'extrême-gauche
les fruitariens antiflics
les métapsychistes incoordonnés
les parachistes disséminés
la ligue pour les barbituriques
le comité de propagande pour la psychanalyse par correspondance
les socio-bouddhistes dissidents
les phénoménologues néantisseurs en inactivité
l'association des anti-intellectuels révolutionnaires*

*les révoltés nullificateurs intégraux
les syndicalistes antimaçonniques initiés
et trente et un groupements belges.»*

D'autre part, un texte automatique a été recomposé et interprété par Queneau, qui le fit se terminer par trois alexandrins à résonance racinienne !

Au long du texte consacré aux «*infrapsychistes*», l'effet de caricature provient du choix, de l'accumulation et de la juxtaposition des comportements les plus superficiels, délestés de leurs fondements théoriques et psychologiques.

Il reste que, si le ton est désinvolte et souvent drolatique, le véritable style de Queneau était encore en gestation, ne chatoyait pas encore.

Intérêt documentaire

Dans ce roman, qui est frappé de réalisme direct, Queneau rendit compte de plusieurs expériences qu'il fit dans sa jeunesse, qui furent indiquées avec précision dans le prière d'insérer : «*Maroc, Paris, Grèce*».

Il montra sa connaissance des mathématiques, le narrateur s'interrogeant sur de multiples théories bien compliquées, et ne manquant pas d'y sombrer : «*Je perdis alors plus d'une fois la trace de mon existence et mon délire prenait forme de chiffres et ces chiffres exprimaient des nombres aux propriétés hostiles et malveillantes. Ils se coagulaient, ils se dissolvaient, ils se diversifiaient, ils se corrompaient comme de vulgaires êtres vivants ou des produits chimiques. Ils s'agitaient éperdument sans que j'intervinsse en rien dans leurs voltes et leurs chassés-croisés.*»

Queneau se rappela son service militaire. On lit d'abord : «*Lorsque cette histoire commence, je me trouve sur la route qui va de Bou Jeloud à Bab Fetouh, en longeant les murs de la ville.*» En effet, le 16 novembre 1925, il avait été incorporé, et envoyé en Algérie, au 3^e régiment de zouaves de Constantine ; ce fut ainsi qu'il participa à la campagne du Rif [guerre coloniale qui opposa les tribus habitant cette chaîne de montagnes du nord du Maroc aux armées espagnole et française, de 1921 à 1926], expérience qu'il évoqua dans le roman, y indiquant en particulier : «*Si je n'avais pas tiré moi-même contre les Chleuhs [peuple berbère du Maroc], j'avais figuré dans une de ces colonnes qui poursuivaient, langue pendante, l'oeuvre ébauchée par Charles-Martel et le Cid Campéador*» qui sont deux figures historiques de la lutte au Moyen-Âge contre les musulmans, en France et en Espagne. Surtout, il fut, au Maroc, frappé par cette vision : «*Devant moi un Arabe immobile regarde la campagne et le ciel, poète, philosophe, noble. C'est ainsi que cette histoire commence.*» qui revient ensuite à intervalles réguliers dans le texte (en particulier quand Travy est, en Grèce, devant le théâtre de Glyphada : «*Il me semble qu'à côté de moi venait se placer cet Arabe que j'avais rencontré un jour, là-bas vers l'Occident, sur la route qui va de Bou Jeloud à Bad Fetouh.*»), provoquant parfois comme une illumination, «*des étincelles dans la tête*», en même temps que des courts-circuits dans le récit. Aussi est-il mal à l'aise quand il se trouve avec un ami raciste qui lance : «*J'ai horreur des Arabes. D'abord, ils sont tous pédérastes.*»

On apprécie également une savoureuse description de la vie que menait la jeunesse parisienne dans les années 30. On est le plus souvent aux environs de la Bourse et de la Place de la République, mais aussi dans Saint-Germain-des-Prés ou à Montmartre, dans des cafés où se côtoient des membres d'une petite pègre et des membres de groupes d'intellectuels engagés politiquement à gauche !

Il s'agit surtout pour Queneau de relever les traits saillants d'une époque intellectuelle, le roman nous intéressant particulièrement parce qu'il est un des documents (à charge) qui peuvent aider à faire le bilan du surréalisme. Il avait adhéré au groupe en 1924, mais, au nom, de la liberté de l'esprit, en

claque la porte, et en fut exclu en 1930, participant alors au pamphlet collectif *“Un cadavre”* dirigé contre le chef dogmatique et autoritaire qu’était André Breton. Le roman fut une autre occasion de régler ses comptes avec le groupe qu’il ne nomma pas explicitement, *«infrapsychisme»* désigne toutefois assez précisément l’intérêt porté à l’inconscient (*«Nous explorions le psychisme infraconscient»*) qui anima Breton à la suite de sa découverte de Freud. D’ailleurs, Anglarès déclare : *«Nous avons tous en nous des facultés prophétiques, mais il n’est pas donné à tous de savoir les découvrir. Il faut pour cela que la raison se taise et que l’intelligence s’obscurcisse, il faut se laisser couler dans les abîmes de l’infrapsychisme, alors on connaît l’avenir.»* *“Odile”* étant un roman à clés (même si Queneau prétendit avoir voulu l’éviter), malgré les voiles propres à la fiction, on distingue aisément certaines des personnes réelles qui ont servi de noyau aux personnages du roman ; on n’a pas de mal à mettre un nom sur les personnages : Saxel, par qui Roland Travy est conduit vers le groupe (*«Saxel me faisait lire de petites brochures que publiaient ses amis [...] Comme je n’avais jusqu’alors jamais étudié les multiples disciplines que compilaient ses amis et qui allaient de la chiromancie au stalinisme en passant par le papusisme et la criminologie, je fus obligé de demander quelques explications à Saxel.»*), représenterait Aragon ; Chénevis représenterait Éluard ; Vachol représenterait Péret ; Vincent représenterait Prévert ; Dali représenterait le peintre Vladyslav ; surtout, comme déjà indiqué, Anglarès est largement inspiré de Breton, et c’est lui, en particulier, dont Queneau, faisant de Travy un observateur (*«Je vins assidûment aux réunions apéritives et fréquentai chez Anglarès plusieurs fois par semaine.»*) qui, quoi qu’il en dise, a un œil critique, donna un portrait singulier pour se moquer cruellement de :

- Son allure : *«Anglarès se reconnaissait de fort loin. Il portait en effet des cheveux fort longs, il portait aussi un vaste feutre noir, il portait également un binocle qu’un large ruban reliait à son oreille droite. Il aurait eu l’air d’un photographe d’autrefois si sa cravate rouge n’avait dénoté des tendances modernistes.»*

- Sa glotonnerie : *«On débutait par un repas soigné car Anglarès tenait à bien manger ; il prétendait que le gibier, les plats de sauce, les fromages forts et les vins puissants contribuaient au développement des potentialités infrapsychiques et il n’hésitait devant rien pour favoriser en lui-même l’éclosion des dites potentialités.»*

- Ses demeures : *«Anglarès habitait un pavillon d’apparence bien benoîte, la demeure classique des médecins de la périphérie [...] Cela sentait tout de suite le repaire de cartomancienne ou de devin birman [...] Des images à prétentions pendaient aux murs.»* En été, *«Anglarès alla s’encuver en un donjon tourangeau pour s’y heurter avec quelques fantômes.»*

- Ses passades : *«Voir deux têtes nouvelles n’avait rien de surprenant, Anglarès les aimait fort : il suffisait qu’un individu quelconque traversât le cours de sa vie sous un angle à ses yeux improbable pour qu’aussitôt il l’inséra parmi ses disciples, même si l’individu ne présentait aucune des qualités requises pour appartenir à la secte : comme moi. Anglarès se dégoûtant aussi vite qu’il s’enthousiasmait, le néophyte disparaissait, parfois sans bruit, souvent avec fracas. C’était prétexte à lettres d’injures, exclusions et imprécations, bref : tout à fait l’illusion de la vie.»* En effet, il *«était d’humeur changeante»*, *«distribuait aux amis les portions de génialité qui leur étaient dues selon l’affection qu’il leur portait ou le désir qu’il avait de se les attacher. Un transfuge du groupe, Salton, devint adhérent fidèle après qu’on lui eut persuadé que le sceau de l’élection marquait tout le cours de sa vie ; mais Anglarès ne se gênait pas ensuite pour en rire : dans l’intimité, il prenait souvent à lui seul les façons de deux augures. Par contre, à tout individu qu’il jugeait médiocre, ou dont la tête ne lui plaisait pas, il refusait énergiquement l’honneur des coïncidences.»* Il tance Travy : *«Peut-être avez-vous gardé quelque amitié pour Saxel [qui venait d’être exclu], mais comprenez bien que l’amitié doit s’effacer lorsque la morale est en jeu. Nous devons rester purs, nous restons purs.»* Aussi assiste-t-on aux ruptures, aux exclusions, aux rivalités avec d’autres groupes, aux fusions des uns dans les autres, etc.. Travy s’amuse de la séparation des *«infrapsychistes»* en différentes sectes s’opposant à coup de tracts et d’excommunications : *«Vincent [qui pourrait représenter Prévert, qui fut toujours fidèle à l’amitié] me raconta l’histoire des sectes et la vie des individus, les alliances et les conflits, les regroupements et les dissidences, il me décrivit le grouillement des opinions et les collisions des systèmes, le morcellement des théories et l’effervescence des thèses, la prolifération*

de tous ces "ismes" bourgeonnants et scissipares, infimes et vibronnaires. Lorsque j'eus appris toutes ces petites choses, je m'aperçus que je n'étais pas sorti du domaine du presque rien.»

- Son autoritarisme : «Il est minuit moins le quart. Les banlieusards [les membres du groupe qui habitent en banlieue] filent discrètement, ce qui met Anglarès en fureur : "S'il y en a parmi nous qui ne sont pas capables de rater un train pour leurs convictions, il n'y a plus qu'à s'en aller."»

- Ses lubies : Fort d'un «pronostic» poétique scribouillé quelque temps plus tôt, il fait profiter le groupe de ses talents prophétiques par le biais du meilleur décrypteur du groupe, Vachol. Dans la scène savoureuse du caillou-crocodile, on s'amuse à une parodie de son goût de la trouvaille d'objets.

- Les «expériences» qu'il organise : «Après le dîner commençaient les "expériences" car on se réclamait sans vergogne de la science expérimentale et on invoquait les noms illustres de Claude Bernard, de Charcot et du Docteur Encausse, plus célèbres sous un nom latin. Ces "expériences" prenaient pour point de départ soit des jeux, dont l'imagination d'Anglarès, ou plus rarement celle d'un complice, transformait les règles afin de lui donner une valeur "psychique", soit des mancies, qui subissaient le même traitement car Anglarès en modifiait les préceptes selon les injonctions de son inconscient. Le but de ces expériences que l'on variait souvent, consistait moins à deviner l'avenir qu'à mettre en évidence des relations d'idées ou de faits pouvant être qualifiés vulgairement d'étranges, de bizarres, d'hétéroclites, ou de coïncidences auxquelles on donnait une apparence bouleversante ou préternaturelle. De toute façon, elles rendaient incontestable la mission d'Anglarès et cela par des moyens "objectifs" car, pour le subjectif, l'entourage s'en chargeait.

- Ses idées hasardées (proches d'ailleurs de celles émises par Breton dans le "Second manifeste du surréalisme") :

- Il fait l'éloge de l'enfance, et Travy conteste : «On peut proposer à l'homme l'état de l'enfance comme un "idéal" à la condition que ce ne soit pas par défaut mais par suréminence, non parce qu'on ne peut parvenir à être un adulte, mais parce qu'au contraire on a réalisé toutes les possibilités de cet état. Ces gens qui prônent l'enfance la recherchent dans les sous-sols de la conscience, dans les cabinets de débarras, dans les rebus ; aussi ne parviennent-ils qu'à la caricature. Regardez de quoi se compose leur pseudoactivité. Ils jouent comme de grands enfants avec tout ce que ces mots impliquent d'arriération mentale. Que sont ces congrès, ces manifestes, ces exclusions? des enfantillages ! Ils jouent aux révolutionnaires, aux savants : une farce ! Regardez leurs expériences, leurs doctrines, leurs grands airs, leur sérieux ; puérilités ! puérilités !»

- Il n'aimait pas les mathématiques, et en était même plutôt fier. Or, comme Travy fait état de l'amour qu'il leur porte, lui explique «des jeux mathématiques et, même s'il ne les avait pas compris, il en tirait des effets de métapsychisme absolument surprenants» et lui expose une théorie, il l'accommode à sa façon, et conçoit alors que tout ce qui l'intéresse (les rêves, l'astrologie, le spiritisme) est peut-être lié à un «inconscient mathématique», qui, même sur les plans les plus scientifiques, peut mettre abattre la raison : «"Il y aurait donc comme un inconscient mathématique", dit mon interlocuteur avec une vive satisfaction, et s'adressant aussitôt aux autres, il annonça : "Voici donc la raison de nouveau vaincue ; sur tous les terrains, l'inconscient vaincra."»

- En effet, il rejette la raison : «Nous avons tous en nous des facultés prophétiques, mais il n'est pas donné à tous de savoir les découvrir. Il faut pour cela que la raison se taise et que l'intelligence s'obscurcisse, il faut se laisser couler dans les abîmes de l'infrapsychisme, alors on connaît l'avenir.» - «Nous pratiquons la divination par les nombres selon des règles purement fantaisistes.»

- Il conteste l'inspiration : «On l'oppose à la technique et l'on se propose de posséder de façon constante l'inspiration en reniant toute technique, même celle qui consiste à attribuer un sens aux mots. Que voit-on alors? L'inspiration disparaître : on peut difficilement tenir pour inspirés ceux qui dévident des rouleaux de métaphores et débobinent des pelotes de calembours.» - «Le vrai poète n'est jamais "inspiré" : il se situe précisément au-dessus de ce plus et de ce moins, identiques pour lui, que sont la technique et l'inspiration, identiques car il les possède suréminemment toutes deux. Le véritable inspiré n'est jamais inspiré : il l'est toujours ; il ne cherche pas l'inspiration et ne s'irrite contre aucune technique.»

- Il décèle sans cesse des manifestations significatives du hasard : «Lorsque Anglarès revint de son donjon, il voulut bien nous entendre raconter ce que nous avons vu des manifestations [un

début d'émeute avec barricade] et ne se lassa pas de nous énumérer les signes qui faisaient coïncider certains détails de son existence et certains incidents de l'émeute.» - «Nous taquinions le hasard.»

- Se disant «chargé d'une prodigieuse mission historique», considérant que le prolétariat ne pourrait se libérer que par l'«infrapsychisme», il entend avoir une action politique avec les communistes : «L'adhésion au communisme troublait maintenant toute cette belle ordonnance. On délaissait les médiums pour les meetings et l'oniromancie pour la question chinoise. Une ardeur intense animait les nouveaux militants. Au contact d'authentiques ouvriers, Vachol faillit périr d'enthousiasme. Chénevis, fidèle à son personnage, croyait secrètement tirer quelques ficelles et ne désespérait pas de voir "L'Humanité" consacrer un rez-de-chaussée aux désordres infrapsychiques des masses et aux manifestations aléatoires de l'inconscient prolétarien. Saxel, par contre, voguait vers l'orthodoxie la plus stricte au point même, chose extraordinaire, de convaincre sa maîtresse qu'elle n'incarnait pas l'esprit de Lénine pour la bonne raison que les morts ne "reviennent" pas et que "la superstition est la morphine des ouvriers", comme il disait avec une métaphore. [En effet, les «infrapsychistes» prétendaient pouvoir être à la fois communistes et adeptes du spiritisme, un des passages les plus cocasses du livre décrivant une soirée où un petit groupe de militants communistes, par l'entremise de la jolie médium qu'est Éliisa, avait évoqué l'esprit de Lénine, Saxel, pince-sans-rire, n'ayant pu alors s'empêcher de lui demander s'il est possible de concilier le matérialisme historique et la croyance à l'immortalité de l'âme, tandis que la question de savoir si un groupe à la fois spirite et communiste devait être admis parmi eux était par la suite débattue par Anglarès et son cercle en séance plénière]. Éliisa cessa donc d'obnubiler la conscience de classe des habitués de la rue Nationale [où est situé le lieu de réunion du groupe] et l'on vit cette belle fille venir boire l'amer-picon à la table d'Anglarès, lequel s'inclinait bien bas lorsqu'elle arrivait. Quant à l'activité du groupe Mouillard, elle tomba en quenouille, et nul n'en entendit plus parler. Cependant, quelques-uns refusaient d'adhérer au PC et pour les motifs les plus variés ; mais leur situation devenait très difficile. Vincent, qui ne cachait pas son antipathie pour Moscou, se voyait attaquer par les purs qui lui projetaient de l'Oulianov [nom de Lénine] dans les oreilles. Il s'obstinait. Pour moi, si je chantais l'Internationale dans les meetings, et applaudissait avec véhémence "Le cuirassé Potemkine", un film qui nous venait de là-bas, je n'en hésitais pas moins à me convertir. On me laissait d'ailleurs la paix ; les événements auxquels je venais d'être mêlé m'assuraient une indulgence, au moins provisoire.» Travy a, avec «les infrapsychistes», de difficiles démêlés : «J'assistais avec étonnement et curiosité à toutes ses allées et venues que l'on décorait du nom de politique. On continuait en effet à maudire la société bourgeoise et à désirer quelque société nouvelle : pour le moment, l'activité principale consistait à ne plus acheter "L'Humanité"...» - «La Révolution devait s'inspirer des états contractionnels tels que le rêve, l'ivresse et certaines formes de la folie.» - «Nous devons accomplir [avant de nous déclarer formellement pour la IIIe internationale] un travail idéologique. Il nous faut concilier notre théorie des phénomènes infrapsychiques avec le matérialisme dialectique.» Il se moque des velléités d'engagement des membres du groupe : «Ils se traînent dans le noirâtre, espérant y déterrer les marteaux et les faucilles qui briseront les chaînes et sectionneront les liens de l'humanité. Mais ils ont perdu toute liberté. Devenus esclaves des tics et des automatismes, ils se félicitent de leur transformation en machine à écrire, ils proposent même leur exemple, ce qui relève d'une bien naïve démagogie. L'avenir de l'esprit dans le bavardage et le bredouillage !» Or Anglarès connaît une déconvenue après son adhésion au parti communiste : «Anglarès se fatigua assez vite d'aller à sa cellule, une cellule de rue où il ne rencontrait que des concierges et des cafetiers qui regardaient avec suspicion le large cordon noir qui retenait son binocle, ses cheveux balayant ses épaules et sa vêtue mi-salon de la rose-croix et mi-ère du cocktail. Et la grossièreté de ces gens allait jusqu'à ne pas se laisser impressionner par son regard. Aussi quand ils voulurent l'obliger à potasser la situation économique de l'Europe pour la leur expliquer, il préféra se retirer.»

Ainsi Queneau montra quel alliage bizarre de fantasmagories spiritiques et d'anarchisme gauchisant que fut le surréalisme. S'il traita plutôt affectueusement les personnes pour lesquelles il avait conservé de l'amitié, il caricatura les autres avec une malice pas toujours exempte de malignité. Mais il ne se contenta pas de faire de ce milieu un pittoresque décor de roman : il se livra à une satire précise et mordante, cruelle, qui recouvre toutefois une vérité profonde.

Queneau indiqua que c'est son voyage en Grèce qui, grâce à la clarté hellénique, l'avait libéré des surréalistes. Dans le roman, cela a lieu à Glyphada, lors d'une promenade jusqu'au théâtre : «*Nos yeux s'ouvrent. C'est un théâtre : le Théâtre. La scène prolongée par les montagnes se situe exactement à l'horizon : au-delà il n'y a plus que le ciel, le ciel que rien ne tache, pas plus que l'oeuvre de l'homme ne gâche la nature. Rien ne décline ici, rien ne dégrade, rien ne déchoit. Devant cette harmonie qui se propageait en vastes ondes je n'aperçois plus ni limites ni contradictions.*» Un renversement s'opère du théâtre-comédie au spectacle cosmique, au monde, au réel. On peut voir une sortie de la caverne de la part de celui qui indique : «*Je suis plus près de Platon que de Marx.*» En Grèce eut lieu une autre rencontre qui allait concrétiser la vocation d'écrivain de Queneau, provoquer la naissance de son premier roman («*J'emportais avec moi la promesse d'une signification : oeuvre commencée dans l'île*») qui fut écrit en un trimestre grâce à une révélation majeure. En effet, en conversant avec des écrivains grecs, il avait appris l'écart qui existe entre le grec écrit, savant, littéraire (la «*katharévoussa*») et le grec parlé, populaire et moderne (la *démotique*), et il eut le sentiment de l'existence du même écart aberrant en français. Il connaissait théoriquement l'opposition entre «*le français parlé et le français écrit*», bien mise en évidence dans les travaux du linguiste Joseph Vendryès («*Le langage*»), qu'il avait lus. Il connaissait aussi la différence des niveaux de langue, découverte aussi bien dans «*Les pieds nickelés*» de son enfance que lors de son service militaire, en entendant parler l'argot. Mais il n'avait jamais pensé que la littérature pouvait s'écrire dans cette langue parlée, cette langue de tous les jours, qu'il y avait la possibilité d'un parlé-écrit, comme c'était le cas dans la littérature grecque.

Certains éléments d'«*Odile*» semblent donc avoir une valeur de reportage, même si le détail de la chronologie romanesque fut loin de s'ajuster parfaitement au faits vécus qui furent plus ou moins recomposés en vue d'une signification qu'ils ne prirent qu'après coup. En effet, Queneau rencontra le groupe surréaliste avant de faire son service militaire, se maria bien en 1938 avec une Janine mais qui ne ressemblait guère à Odile, partit en Grèce et y découvrit véritablement sa voie vers l'écriture seulement en 1932.

Intérêt psychologique

«*Odile*» fut le second, entre «*Les derniers jours*» (1936) et «*Les enfants du limon*» (1938), des trois romans d'inspiration autobiographique que Queneau écrivit à ses débuts. S'il peut d'ailleurs être considéré comme une suite directe du précédent, il est, de loin, le plus intime, le plus sensible, étant même, comme on l'a déjà indiqué, l'un de ses rares textes écrits à la première personne. Pourtant, on assiste à un enregistrement passif du réel, sans psychologisme, les personnages n'étant faits qu'avec ce qu'on voit d'eux en passant.

Odile est non seulement un personnage qui n'apparaît vraiment que dans la seconde moitié du livre, elle n'est pas décrite physiquement (même si, en sa présence, Travy ne pouvait «*plus penser qu'à son corps*»), et n'a jamais vraiment d'épaisseur. Ayant été bridée par l'autorité familiale, elle est timide, même si elle s'offre en objet de désir commercialisé. Cependant, elle est en quête de liberté. Surtout, en faisant irruption dans l'existence de Travy, elle joue le rôle salvateur de la femme, qui est habituel dans l'oeuvre de Queneau.

Le narrateur, Roland Travy, qu'on peut considérer comme l'alter ego de Queneau, est un jeune homme introverti (il est rare qu'il décrive ses états d'âme), un peu paumé, «à côté de la plaque», un Pierrot lunaire, gentil, malgré tout lucide. S'il avoue : «*Je jouais aux mathématiques*», il n'est pas moins brisé par son échec à l'examen. S'il est réservé, s'il vit en reclus, si, absorbé par «*la recherche mathématique*», il connaît «*une quiétude désespérée*», s'il évolue «*dans de douces ténèbres ouatées de signes majuscules et d'indices variés*», il n'en recherche pas moins la compagnie d'autres personnes, se mêlant à plusieurs groupes d'individus, ces rencontres lui permettant de forger sa propre identité. Mais il hésite à s'engager dans les recherches littéraires, dans l'action politique,

comme dans le mariage avec Odile. Envahi par la morosité, il s'engluait dans une série de conduites d'échecs. Dans ce qu'on peut considérer comme un roman d'apprentissage, en trois étapes qui furent indiquées avec précision dans le prière d'insérer : «*Maroc, Paris, Grèce*», qui sont des étapes spirituelles, il acquiert de plus en plus d'épaisseur. S'il met quelque temps à s'apercevoir que, d'une manière moins prononcée cependant, il était en train de se conduire comme les autres membres du groupe, qu'il était incapable de rejoindre Odile, qu'il était incapable de s'affirmer et de s'épanouir, il apprend peu à peu la liberté en refusant de s'allier à tel ou tel parti. Ce ne fut qu'après avoir cherché sa voie entre divers dogmatismes et styles de vie, et après avoir entrepris le voyage en Grèce qui lui révéla l'harmonie du monde classique, qui le fit, presque littéralement, renaître, qu'il commença à se connaître assez pour trouver sa voie dans l'amour, en vivre une expérience authentique, accéder à l'âge d'homme, finir par devenir un être plein, une «conscience engagée» (Merleau-Ponty) en acceptant les réalités de cette vie, sans pour autant en être dupe. À deux pages de la fin, il peut déclarer : «*Mon histoire finit là. Après cela j'ai continué à vivre naturellement ; ou plutôt j'ai commencé ; ou bien encore : j'ai recommencé. [...] Je m'étais engagé dans le monde et sorti de mon anéantissement, je distinguais les êtres comme tout homme ordinaire.*» Il procède à un véritable examen de conscience : «*Voilà des années que je m'illusionne sur moi-même et que je vis dans l'erreur. Je croyais que j'étais mathématicien. Je viens de m'apercevoir ces jours-ci que je ne suis même pas un amateur. Je ne suis rien du tout. [...] ou plutôt je n'étais qu'un enfant. Je jouais au mathématicien. Je prenais des pâtés de sable pour des constructions algébriques et des puzzles pour des théorèmes de géométrie. Et mes pâtés de sable s'écroulaient et mes puzzles se brouillaient sans qu'une figure s'y dessinât. Quant à mes idées sur les mathématiques, d'abord ce n'est pas à moi qu'en revient le mérite, et ensuite elles me paraissent gâtées par des thèmes à la mode qui n'ont rien à voir avec la nature véritable de cette science. D'ailleurs peu importe. L'essentiel le voici : je ne suis rien de ce que je croyais être. C'est assez ennuyeux, vous comprenez, parce que cette illusion me donnait une espèce de bonheur. C'est Vincent qui m'a éclairé, sans le vouloir. La critique qu'il faisait des autres, j'ai compris qu'elle s'appliquait également à moi-même. Avant de jeter la pierre, je me suis regardé. J'avais construit une hutte avec les débris de mon ambition ; il faut que je décampe, le vent l'a dispersée. Je n'ai plus de refuge, je n'en ai jamais eu. La vérité est rude. Maintenant, je donne des leçons : des leçons de latin. [...] Il me restait encore une honte à vaincre : je n'avais pas encore reconquis ma simplicité humaine. [...] Mon orgueil de ne pas vouloir suivre une vie commune n'était qu'enfantillage puisque je la suivais, cette voie, et que j'aimais. J'aimais Odile tout uniquement, tout simplement, comme un homme aime une femme, comme il doit l'aimer. [...] Je retournai en France, non pour y subir une existence vidée de toute réalité par mon désir d'infortune mais bien pour y lutter et vaincre, pour reconquérir ce que je croyais avoir perdu : l'amour d'une femme. [...] Malheurs voulus, puériles naïvetés, l'orgueil me ligotait, mon enfance prolongée formait une vieillesse et c'est cela que je prenais pour ma liberté. Liens rompus, illusions dissipées, je ne craignais plus l'emprise de la maladie, je ne redoutais plus d'être "normal" : je savais que de là, je pouvais atteindre plus haut. Être un homme dans le monde où je devais vivre, c'était déjà là une tâche ardue et difficile, combien plus difficile que de se mordre les dents ou de marcher sur les cheveux. Et si je cherchais la grandeur, ce n'était pas dans les diverses affections pathologiques que je pensais la découvrir : fini de ricaner. Je ne voulais plus refuser un amour mais affirmer le mien.*» Lui, qui pensait d'abord être totalement différent des autres, qui voulait mener une vie hors norme, consentait, après ses diverses expériences, à être banal, à être comme les autres, à n'avoir rien d'extraordinaire, et notamment se focaliser sur l'idylle avec Odile qui est, d'ailleurs, la personne qui le nomme pour la première fois par son prénom. C'est plutôt touchant. Surtout quand on pense à quel point Queneau allait se révéler tout à fait exceptionnel, lui qui fut l'un des plus grands romanciers du XXe siècle !

Queneau déclara : «*"Odile" est une pure histoire d'amour.*» Et, en effet, en un temps où les écrivains «sérieux» abandonnaient volontiers les émotions sentimentales aux auteurs populaires, il publia, avec «*Odile*», un roman d'amour grave, profond et bouleversant, le roman d'un éveil, de l'éveil à la vie, au monde, à soi-même, grâce à Odile, qui inaugurerait la liste de ces merveilleuses héroïnes, lucides et décidées, qui aident les hommes désespérés à retrouver le sens de la vie, et illuminent la

plupart de ses œuvres. Quelques années plus tard, Noémi dans *“Les enfants du limon”* et Annette dans *“Un rude hiver”* allaient déployer, avec le même succès, la même vertu salvatrice.

Intérêt philosophique

À travers le tableau qui est donné des *«infrapsychistes»*, *“Odile”* est une dénonciation de tout sectarisme.

À travers la trajectoire que suit Travy, c'est le roman des illusions perdues, du passage de l'adolescence à l'état adulte.

On peut y voir un roman existentialiste par l'accent qui est mis sur la nécessité d'une claire appréhension du réel, sur l'acceptation du principe de réalité : le moi, d'abord englué et victime de la mauvaise foi, finit par émerger grâce à sa reconnaissance par autrui, et se reconstruit.

Destinée de l'oeuvre

Le roman reçut des critiques inégales, parfois franchement hostiles, souvent à côté puisque trois seulement identifièrent la cible surréaliste :

- André Billy, dans *“L'oeuvre”* du 5 septembre 1937, vit la dénonciation du *«dandysme antisocial»* et de *«l'impertinence»*.

- Joé Bousquet, qui avait signé le tract qui prit la défense de Breton après la publication d'*“Un cadavre”*, dans *“Cahiers du Sud”* en novembre 1937, éreinta son ancien ami devenu transfuge en notant, en particulier, ce qui est assez juste : *«Les personnages n'ont aucune qualité. On ne peut les aimer, ni les détester. Ils sont faits avec ce qu'on voit d'eux en passant.»*

- E. Kinds, dans *“Combat”* (Bruxelles, 31 juillet 1937), fut le plus perspicace et le plus objectif : *«Un document sans prétention mais qui ne manque pas d'intérêt, sur l'atmosphère morale des années 1928-1929 et une évolution qui ne représente pas un cas exceptionnel»* ; il reconnut *«aisément dans Anglarès le chef d'une célèbre école poétique»*.

Certains critiques virent dans la fin du livre une conversion bourgeoise, Travy acceptant de sentir et de penser comme tout le monde, la vie ayant eu raison de lui. Il y en eut qui dénoncèrent l'immoralité du livre, le rangeant dans *«les romans de mauvaises moeurs»* !

La plupart des critiques ne furent sensibles qu'à la fantaisie et à la cocasserie.

En 1965, Queneau confirma que le roman a un aspect polémique, que son intention fut bien d'en finir avec les enchantements maléfiques du surréalisme : *«J'ai d'abord eu une réaction violente, une détestation passionnée. Je n'ai commencé à m'en débarrasser qu'en écrivant un roman qui s'appelle “Odile” [...] Il manifeste un refus total de l'atmosphère surréaliste»* (*“Bâtons, chiffres et lettres”*).

Curieusement, l'association du roman à l'aventure surréaliste contribua à sa marginalisation. S'il fut réimprimé en 1969, il était introuvable en librairie jusqu'à sa réimpression en 1982.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

andur@videotron.ca.

Vous voudrez peut-être accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com